

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 35

Artikel: La plus récente invention
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222740>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sur ces entrefautes, T..., qui souffrait des dents, fut envoyé à maintes reprises chez le dentiste du régiment. Le lieutenant trouva moyen de prétendre que l'homme faisait durer le traitement pour se soustraire aux longues heures de l'école de soldat.

— Comment, vous allez encore au dentiste ? lui faisait-il d'un ton rageur, chaque fois que T... partait radieux, sa permission à la main.

Et il arriva une fois que notre fantassin réintégria sa section sur la place d'exercice, non loin de Delémont, alors que l'officier était de fort mauvaise humeur. Un sourire courut dans les rangs à l'approche du « malade » qui rejoignait la compagnie. Chacun pensait : « qu'est-ce qu'il va prendre, celui-là ! »

T... salua et s'annonça : « rentrant du cabinet dentaire ! »

Le lieutenant G. déversa sa bile sur le bouton émissaire qui se présente si bien à propos.

— Ah ! c'est encore vous qui vous tirez des pieds ; toujours le même ! qu'êtes-vous allé faire chez le dentiste, nom de nom ? Allons... répondez !...

Imperturbable, les mains collées aux passepoils des pantalons, T... crie aussi fort qu'il peut :

— Me faire arracher une dent, mon lieutenant !

— Ah ! c'est ça, vous faire arracher une dent... et laquelle ?... Voulez-vous me dire laquelle ?... Allons, répondez !...

Et tandis que rugit le chef de section, cinquante fusiliers sont là qui écoutent, suspendus aux lèvres du « frère d'armes »...

— La dent, dame T... de sa voix de ténor,... je me suis fait arracher... la dent que j'avais contre vous, mon lieutenant !

On en a ri... après, comme vous pouvez croire.

A. Mex.

Psychologue. — Dans l'air frais du matin, le train file à toute vitesse.

Tout à coup, son allure se ralentit brusquement ; tirée par quelque voyageur, la sonnette d'alarme a retenti ; le mécanicien a vigoureusement serré ses freins, renversé la vapeur et avec une telle précipitation, que les wagons se sont entrecroqués, brisant des chaînes d'attelage, si bien que, lorsque le train s'arrête, plusieurs voitures déraillent.

Personne n'est blessé, mais tous les voyageurs, affolés, descendant sur la voie, se demandant ce qui est arrivé.

Une dame revêche s'en prend à son mari qui n'en peut plus :

— C'est ta faute ! Je ne voulais pas partir, j'avais le pressentiment qu'il arriverait quelque chose. Imbécile ! Crétin !

Le mari fait le gros dos, et demande à un employé :

— Quand le train pourra-t-il repartir ?

— Dans cinq ou six heures au plus tôt.

Un jeune homme, qui a entendu :

— Six heures de retard et moi qui devais me marier à midi !

Le mari de la dame revêche le regarde d'un œil scrutateur et lui dit :

— Je parie que c'est vous qui avez tiré la sonnette.

LES PROSPECTUS

Le littérature ingénue, propre à réjouir et à désopiler le touriste qui passe, fleurit dans les hôtels et restaurants des petites villes. Voici, par exemple, des prospectus d'hôtels suisses :

« Grand Hôtel X... — Belle situation dégagée vis-à-vis de la gare. Cuisine toute excellente. Chasse et pêches propres. Culte protestantique. Des poitrines à la poumon ne sont pas acceptées. »

« Hôtel-Pension. — Situé dans un charmant monde de montagnes, convient pour les familles à séjour prolongé ainsi que pour les étrangers singuliers. Des terrains ombragés et places aimables à reposer s'attachent à la maison. On peut faire des excursions à la montagne très récompensantes avec grandiose vue à la lointaine et aux alentours. Restauration avec la bière de Munich courant du tonneau. »

En Hollande, dans une chambre d'hôtel :

« Avis important pour les voyageurs : 1. Les souliers et habits on veuille déjà paraître avant aller dormir(?) ; 2. Des comptes de chambre, je

prie à payer dans le chambre ; 3. Je prie de me donner des bijouteries, parce que je ne garantis qu'en ce cas pour les. Exquisite cuisine, original boisson. Des mets à la salle, à la carte à part couvert ; 4. Des afflictions, je prie à indiquer à mon nom personnel ; 5. Portier et le transport au chemin n'est pas renfermé dans le chambre. »

Enfin voici des avis américains que Mark Twain recueillit jadis à l'hôtel le plus chic d'Oklahoma-City (U.S.A.), et qu'il garantit authentiques :

« Les voyageurs qui se couchent sans enlever leurs bottes paient un supplément.

« Dans le cas où il pleuvrait dans la chambre, on est prié de se servir du parapluie qui se trouve sous le lit.

« Si par hasard les serviettes faisaient défaut, prire de s'essuyer avec le coin du tapis de la table.

« Trois coups frappés à la porte de la chambre signifient qu'un assassinat a été commis dans l'hôtel.

« Il est interdit d'emporter les briques qui se trouvent dans le matelas. »

Cela évoque bien certains films américains et rappelle aussi ce fameux écrit au qu'on pouvait lire dans un caboulot-bastringue du Far-West :

« Prière de ne pas tirer sur le pianiste. Il fait de son mieux. »

Les oncles. — Maman, effarée, à son frère qui amuse Bébé : — Bonté du ciel ! Paul, le petit a ta montre tout entière dans la bouche ! il va l'avaler !!

Paul, avec bonhomie : — Laissez donc ! je tiens le bout de la chaîne ; elle ne descendra jamais bien bas !

En cours d'assises. — Le ministère public demande pour l'accusé les travaux forcés à perpétuité.

Le président. — Accusé, qu'avez-vous à ajouter ?

— Rien, mon président... j'aurais plutôt à retrancher.

La Patrie Suisse. — Les portails du nouveau conseiller national genevois M. Ed. Steinmetz ; de quatre vétérans de l'administration cantonale vaudoise, le lieutenant-colonel Benjamin Kraeutler, le major H. Ougney, les capitaines Ed. Henry et G. Rapin ; du petit Louis-Roger Capt, prix de beauté à Casablanca ; de Mme et M. Henri Stierlin-Vallon ; de Mme et M. Aubert-de la Rue, l'un et l'autre musiciens de talent ; les explorateurs suisses des îles Kerguelen ; les effets déastreux de l'orage du 25 juillet dans la Broye ; les ruines du hameau de Torgon (Valais) ; le camp des éclaireurs à Olten ; l'exposition pédagogique de Genève ; l'illumination du Palais fédéral et de la Cathédrale de Berne le 1er août ; les tombes des soldats morts pour la patrie au cimetière de Moudon ; des vues des îles Kerguelen ; la réunion des anciens élèves de l'Ecole cantonale vaudoise d'agriculture, etc. Tel est le riche et brillant contenu du numéro 1004 (7 août) de la Patrie Suisse.

LA PLUS RÉCENTE INVENTION

En conduisant sa famille, en juillet dernier, à un chalet bruni des Ormonts pour y faire un séjour pendant les vacances d'écoles, Louis Botillon, électricien de son métier, était parvenu à mettre au point une idée qu'il couvait depuis fort longtemps. A plus d'une reprise, sa femme lui avait fait remarquer qu'à certaines époques ses cheveux semblaient crisper lorsqu'elle se coiffait. D'autres fois, quand Mme Botillon n'arrivait pas à faire obéir ses trois gamins ou son mari, pour une raison quelconque, exprimait son mécontentement, elle se fâchait tout rouge et, la contradiction lui étant difficilement supportable, elle tempêtait si fort que l'on en percevait l'écho dans tout le voisinage. Ces bordées subites faisaient chaque fois réfléchir notre ami Louis, non seulement à cause des langues affilées des voisins, mais surtout par crainte des répercussions de ces ouragans sur l'état de santé de sa femme qui en souffrait visiblement.

Un ami lui avait dit un jour en guise de consolation : « Vois-tu, les femmes sont toutes ainsi faites. Elles ont leurs nerfs et de temps à autre elles sont particulièrement irritable. Tu n'y pourras rien changer et, quand cela les prend, le mieux est de garder le calme. »

« Leurs nerfs, leurs nerfs, » s'était écrié Botillon en songeant au crépitement significatif dont lui avait parlé sa femme, « qu'est-ce que c'est que cela, sinon de l'électricité accumulée dans certains tissus et qui demande à s'échapper ? »

Depuis ce -jour-là, cette idée ne l'avait plus quitté et, lorsque sa chère moitié tombait dans des emportements à trépidations, il examinait avec soin les différentes phases de la tempête. Parfois, il arrivait à lui aussi de perdre patience. En sa qualité d'homme politique très actif et de président de la société des sous-officiers, il avait quelques fois à participer à des séances houleuses où ses nerfs vibraient étrangement. Les sensations ressenties en ces moments-là le fortifiaient dans l'opinion que chez l'homme, tout aussi bien que chez la femme, l'excitation nerveuse devait être une réaction au caractère fondamentalement électrique provoquée par l'échauffement. Les phénomènes atmosphériques avec leurs décharges foudroyantes n'en étaient-ils pas en quelque sorte l'illustration manifeste ? Et durant un orage, l'homme nerveux ne jouait-il pas fréquemment en pleine campagne le rôle d'un « attire-foudre » ?

Pendant que le train d'Aigle aux Ormonts franchissait les torrents sur des ponts audacieux, qu'il longeait les précipices béants ou qu'il s'enfonçait sous la feuillée, Louis Botillon, insensible aux beautés du paysage, se convainquait de plus en plus qu'il suffisait d'extraire l'électricité d'une personne moralement démontée pour lui rendre l'équilibre. L'appareil qui devait servir à cette extraction était, dans son esprit, déjà tout formé. Le même soir, alors que sa femme vidait son porte-monnaie dans les magasins d'épicerie du village, il se rendit chez un électricien de sa connaissance qui, mis au fait des choses, s'empressa de l'installer pour ses essais dans son propre atelier. En moins d'une heure, l'appareil désiré était composé dans ses parties principales. Très simple, il était adaptable aux têtes de toutes dimensions et les fils de cuivre dont il était muni devaient conduire le courant électrique extrait du corps humain dans une sorte d'accumulateur d'où les emplois les plus divers pouvaient lui être réservés.

Un peu plus tard dans la soirée, alors que sa femme, fatiguée et énervée par le voyage et les préparatifs qu'il avait nécessités, claironnait une algarade verte ou rouge à l'aîné de ses garçons qui, ensuite d'une prouesse juvénile, venait d'ouvrir une large fenêtre au derrière de son pantalon, Botillon jugea le moment propice à l'expérimentation de son nouvel appareil auquel avait encore adapté une ampoule électrique.

Mais, sa femme n'entendait pas à être interrompue par des explications intempestives sur cet instrument inconnu. Ce ne fut qu'après avoir débité sa philippique jusqu'à la dernière syllabe qu'elle consentit à écouter son mari, lequel l'invita bien gentiment à s'asseoir et à placer sur si tête la caisse mystérieuse. Elle ne le fit pas sans regimber quelque peu.

A peine Mme Botillon fut-elle coiffée de l'appareil que l'ampoule se mit à s'illuminer. Sa lumière très forte, un véritable phare, au début devint vacillante dix minutes plus tard. Il eut des hauts et des bas, des sursauts et des ralentissements, mais enfin, il était évident que l'électricité, au lieu de brûler les tissus organiques, se consumait à l'extérieur, lentement, progressivement et sous une forme inoffensive. La famille entière se trouvait en admiration devant l'invention du père et, chose capitale, Mme Botillon éprouvait de plus en plus une détente si bienfaisante, une sensation de bien-être si voluptueuse, qu'elle se croyait transportée au septième ciel.

Après cette première expérience parfaitement réussie malgré un appareil quelque peu rudimentaire, chacun voulut passer sous le récepteur, mais celui-ci refusait tout service quand l'électricité du corps n'afflait pas en suffisance sous le crâne. Il fallait donc une excitation effective pour faire vibrer le grand sympathique.

Les premiers temps, Mme Botillon eut l'air de vouloir provoquer de gaîté de cœur des scènes aux gestes grandiloquents, mais elle dut reconnaître que les crises créées artificiellement ne procuraient pas, sous l'appareil, les mêmes joies que les tempêtes naturelles. Et elle renonça, bien que les moments d'énergie véritable se fussent faits de plus en plus rares.

Le 8 août, la famille Botillon redescendit à la

plaine. Jamais, son séjour à la montagne ne lui avait autant profité. A elle-seule, la mère, une femme qui ne savait pas auparavant ce qu'était l'embonpoint, avait engrangé de plus de 4 kg. et rajeuni d'au moins dix ans.

Ces derniers jours, Louis Botillon m'avouait que les insomnies, dont il souffrait régulièrement après une discussion un peu serrée, l'avaient complètement abandonné. Le 15 août, par exemple, dans une séance tumultueuse du conseil communal, il s'était accordé le luxe de critiquer le syndic comme il ne l'avait encore jamais osé faire. La riposte qu'il s'attira ayant été vive, sa réponse fut violemment au possible. Il en tremblait encore en rentrant chez lui. Un quart d'heure passé sous l'appareil l'avait complètement remis d'aplomb et dix minutes après il dormait déjà du sommeil du juste. Le lendemain, il se sentait être le garçon le plus pacifique du monde et, si le syndic s'était trouvé sur son chemin, l'excellent Louis, repentant de sa conduite, lui eût demandé d'excuser sa vivacité de la veille, étant donné l'électricité qui se trouvait dans l'air et dans les corps.

J'ai averti mon ami Botillon qu'il ne tarderait pas à être candidat au prix Nobel, grâce à son invention bien propre à ramener véritablement la paix dans le monde et à guérir épileptiques, hystériques et la multitude de ceux dont les nerfs sont avariés à d'autres degrés. Modeste, désintéressé, comme il l'est, il se refuse même à faire brevetter son appareil. Il m'a déclaré qu'à son avis rien de ce qui touche à la santé publique ne doit faire l'objet d'un monopole. Le chemin est donc libre pour les imitateurs. Qu'ils n'oublient point cependant de placer l'appareil dans un cabinet sombre, aussi isolé que possible, et dont la seule lumière sera celle provenant de la personne « sous pression ». Le choix d'un fauteuil confortable en guise de siège est à recommander à cause des poses prolongées.

Et si le genre humain se trouve un jour désénergisé et désélectrisé, souvenons-nous que c'est à Louis Botillon, citoyen de Morges, qu'en revient tout l'honneur.

Aimé Schabziger.

Entre journalistes. — Quelques journalistes réunis chez un ami, causent métier :

— Moi, dit l'un, je fais la Chambre.

— Moi, déclare un autre, je fais le Salon.

— Moi, affirme un troisième, je fais le rez-de-chaussée.

Alors bébé qui assiste à l'entretien :

— C'est des domestiques, s'pas, papa ?

A la ménagerie. — Un petit enfant s'approche de la cage des singes.

— Prends garde, lui dit sa mère, ils vont te mordre.

— Pourquoi, maman ?

— Parce qu'ils ne te connaissent pas.

— Eh bien, dis-leur que je m'appelle Totor.



3 COMME UN RASOIR

J'ai ressenti une douleur très vive, qui s'est apaisée cependant peu à peu. A l'heure où j'écris, elle semble se réveiller fâcheusement. Un muscle doit être déchiré ; je ne peux pas remuer sans recevoir un coup de poignard dans les lombes.

Hoursault a fendu le cochon ; son petit couteau-rasoir coupe tout ce qu'il approche ; il a coupé les boyaux et j'ai assisté à une nouvelle scène entre les deux suaves vieillards. J'ai dû envoyer un gamin chercher ma bonne, pour je ne sais quelle obscure et sordide besogne de lavage sur laquelle je n'arrête pas ma pensée.

Ma bonne, qui n'est pas timide, a remis à sa place la vieille araignée.

Moi, pendant le reste de la soirée, j'ai pesé, pesé, pesé. J'ai pesé, à mesure que le petit rasoir coupait ; j'ai pesé la tête, les oreilles, les pattes, la foie, les intestins, toutes sortes de saletés. J'ai pesé par lots entiers, puis par moitiés, par quarts,

par demi-quarts. Chaque fois que je marquais un chiffre, la vieille, ses lunettes sur le nez, se penchait sur mon épaulé et vérifiait. Quand le travail a été fini, elle m'a demandé :

— En prendrez-vous dix livres, mon bon monsieur ?

— Comment ! mais j'en prends la moitié !

— La moitié !

Elle m'a regardé comme on regarde un fou. Puisque son fils prend le quart de devant et son gendre celui de derrière !... Je l'ai bien fait rire avec mon histoire de moitié !

— Que me restera-t-il, à moi, mon bon monsieur ? Je ne tiens pas du tout à vendre ma viande ! Si je vous en cède, c'est pour vous rendre service.

Que dire ? Que faire ?

Me fâcher ! Jeter les hauts cris ! Presque tous mes élèves étaient là ! Ma dignité de magister avait déjà subi une assez rude épreuve ; je n'allais pas l'abaisser encore en disputant contre ces sauvages. Je reconnaîs donc, avec une amère hypocrisie, qu'une moitié serait beaucoup pour moi.

— Je ne prendrai qu'un quart, si vous voulez bien.

— Un quart !

— Me contenterai même d'un jambon.

— Avec votre part de faux morceaux !

Et la vieille araignée compte sur ses pattes :

— Premièrement, un bout d'oreilles... et pis le foie... et pis...

Voilà !

Je suis le dindon de cette farce, mais je n'accuserai pas le coup. Demain je vais chercher le jambon, l'oreille, la patte et le reste ; je paye — fort cher probablement — puis, adieu la compagnie ! On ne m'y reprendra plus.

Ce soir, j'ai mal aux reins et je suis encore écourcé par cette odeur chaude de graisse, de sang et de tripaille. Il me semble que jamais je ne pourrai voir une côtelette de porc sans avoir le cœur soulevé.

Samedi. — C'est infiniment plus beau que je ne pensais.

Ce matin, je n'ai pas pu me lever seul ; je souffre atrocement des reins ; je dois avoir là une vaste déchirure musculaire. J'ai donc envoyé ma bonne avec une broquette, chercher le jambon. Elle est revenue tellement furieuse — contre les Hoursault et contre moi-même — que j'aime mieux n'y pas songer.

Elle n'a rien rapporté du tout et, même si elle avait été moins en colère, je n'aurais pas osé la blâmer. On lui a offert, en effet, en guise de jambon, le moignon de l'épaule, un gros os supportant quelques grammes de couenne et de tendons ; encore voulait-on lui faire payer ça cinq francs la livre !

La vérité m'aveugle enfin ! Le père Hoursault ne pouvait pas tuer son cochon sans l'aide de quelqu'un ; son fils et son gendre, ne voulant pas perdre une matinée de labour, il est venu me chercher, tout simplement. Et voilà pourquoi j'ai l'échine rompue.

Si ce n'était pas humiliant pour mon amour-propre, je reconnaîtrais que j'ai été gentiment embarqué par ce couple de paysans, gens du pays, honnêtes et sans détours...

Je m'imaginais qu'on voulait me rendre service !

Noble candeur ! Touchante naïveté !

Demain, Billon, sa femme et ses enfants vont faire dix kilomètres pour déjeuner d'une boîte de sardines et d'une omelette.

Cela va être drôle !

Dimanche. — Mes amis sont arrivés. Ma bonne a couru au-devant d'eux pour leur conter ma mésaventure. Moi, je suis cloué sur un fauteuil, avec des oreillers dans le dos. Sans se soucier de mon mal, sans pitié, sans vergogne, mes invités rient comme des fous.

— Mon pauvre vieux ! dit Billon, tu aurais bien dû te méfier ! Ils t'ont joué sans peine !

Je proteste.

— Mais non ! mais non ! ils ne m'ont pas joué ! Vous verrez bien que la mère Hoursault m'apportera un beau rôti.

Juste à ce moment, on frappe à la porte. La mère Hoursault paraît, un panier au bras.

— Victoire ! Vous voyez ! Hein ! vous voyez ! Devant ce monsieur inconnu et cette jeune dame en chapeau, la bonne vieille fait révérence. Puis elle ouvre son panier, demande une assiette, soulève un torchon douteux et dépose sur la table.... une oreille de cochon ! Elle la pince entre ses doigts, la retourne.

— Elle est bien propre, bien raclée, dit-elle, le couteau coupait...

J'achète, malgré moi :

— Comme un rasoir !

— J'ai pensé que cela vous ferait plaisir, mon bon monsieur !

Brave mère Hoursault !

— Cela me fait plaisir, en effet ! Je suis touché, bien touché !

La vieille ne bouge pas. Attend-elle une tasse de café ? Attend-elle une goutte de marc ? Je ne veux pas cependant l'inviter à déjeuner.

Elle se mouche et dit :

— C'est cinq francs !

Ah ! bien !... Je n'ai pas d'argent sous la main et je ne peux pas bouger.

— Paye donc, Billon !

Billon paye et la vieille araignée s'en va.

Mes invités battent des mains. Billon saisit l'assiette et fait sauter l'oreille comme une crêpe.

— Tu la mangeras, au moins ?

— Eh bien, oui ! je la mangera ! J'aime beaucoup ça, moi ! Ce n'est pas si cher que tu crois. Je la mangera ! et je la mangera seul.

Midi. Mes invités déjeunent. Moi, dans mon fauteuil, je mange l'oreille. Je mange l'oreille, bien que j'aie en horreur, depuis avant-hier, tout

Martyr jusqu'au bout, je croque de petits morceaux de caoutchouc, j'avale les débris d'une vieille chambre à air de bicyclette.

E. Pérochon.

Royal Biograph. — Pour les débuts de la saison l'automne 1929-1930, en exclusivité pour Lausanne : **Asphalte**, grand film d'aventures sensationnelles, dramatiques et policières interprété par Gustave Frelich, Batty Amann, Albert Steinrück. Au même programme **Paris en une heure**, intéressant documentaire. Les actualités mondiales par le Paramount.

Théâtre Lumen. — Pour ses débuts de la saison d'automne 1929-1930 : **L'Irrésistible**, merveilleux film artistique, dramatique et sportif, interprété par William Naines, Joan Crawford. Comme complément de programme : **Ceux-ei sont des lions**, comédie comique et les actualités mondiales par le Paramount.

BOISSELLERIE

Mitres - Mitrettes - Seillons - Seilles à choucroute - Seilles à vendange

R. GRUAZ

St-Laurent, 31

LAUSANNE

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2%

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3% à 5%

Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.